

NÉES POUR RÉGNER. ÉLEVÉES POUR TRAHIR.

SOUVERAINES

LAURA SEBASTIAN

casterman

Souveraines

Casterman
Rue Haute 139
1000 Bruxelles
Belgique

www.casterman.com

Titre original : *Castles in Their Bones*
Ouvrage publié avec l'accord de Folio Literary Management, LLC.

Édition originale publiée par Delacorte Press, un imprint de Penguin Random House LLC, New York
© Laura Sebastian, 2022

ISBN : 978-2-203-24371-2
N° d'édition : L.10EJDN002525.N001

© Casterman 2022 pour la présente édition

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

Achévé d'imprimer en février 2022, en Espagne, par Liberdúplex,
(Carretera BV-2249 Km. 7,4, Polígono Industrial Torrentfondo,
08791 Sant Llorenç d'Hortons, Barcelone).
Dépôt légal : mars 2022 ; D.2022/0053/42
Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Laura Sebastian

SOUVERAINES

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Elsa Pellegrini*

casterman

*Pour mon frère, Jerry.
Parce que même quand on se disputait,
ça a toujours été nous contre le reste du monde.*



MONTAGNES WALDER

RIVIÈRE ESTER

LAC CHANCELLY

FORÊT GARINE

FRIV

ILES SILVAN

TEMARIN

Océan Vixania

RIVIÈRE VELLINA

LAC BELISTA

BOIS D'AMIVEL

KAVELLE

RIVIÈRE MERIN

RIVIÈRE ILLIVEN

RIVIÈRE TENIN

LAC CALIMA

MONTAGNES ALDER

VESTERIA

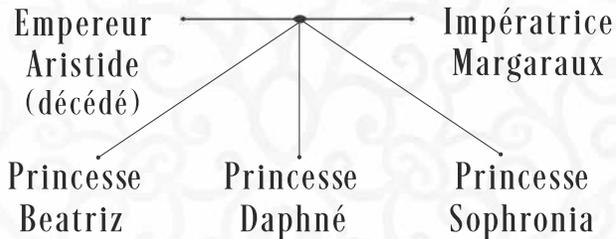
Mer Avelene



Les familles royales de Vesteria

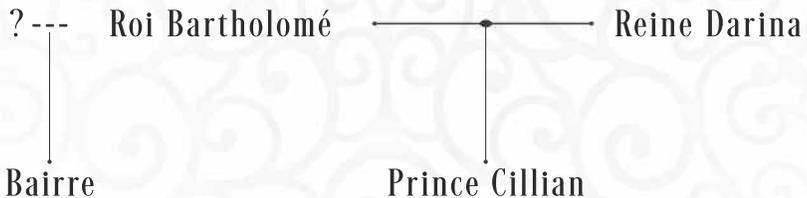
Bessemia

Maison Soluné



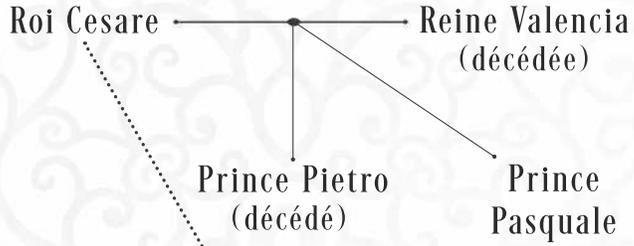
Friv

Maison Deasún



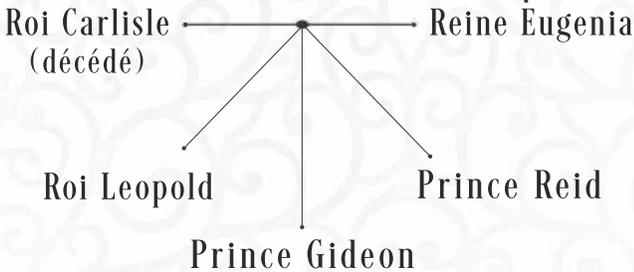
Cellaria

Maison Noctelli



Temariq

Maison Bayard



Selon la légende, les étoiles brillent plus intensément le jour de l'anniversaire des princesses, mais elles-mêmes pensent que ce sont des balivernes : les étoiles leur ont toujours semblé avoir le même éclat que d'habitude et, cette année, la veille du jour où elles devront quitter leur foyer et se séparer pour la première fois de leur vie, la nuit dans son ensemble, étoiles comprises, a même l'air plus sombre.

Alors que l'horloge indique presque minuit, on entend encore les échos de la fête se diffuser à travers le palais, mais les princesses l'ont quittée. Daphné a cueilli une bouteille de champagne dans un seau à glace, profitant de ce que Beatriz battait des cils en direction du serveur pour détourner son attention, pendant que Sophronia faisait le guet pour s'assurer que leur mère ne les voyait pas. Elles ont accompli leur devoir : elles ont dansé, porté des toasts, serré des mains, embrassé des joues, souri jusqu'à en avoir des crampes... mais elles veulent passer les dernières minutes de leur enfance comme elles sont venues au monde seize ans plus tôt : ensemble.

Leurs chambres n'ont pas beaucoup évolué depuis qu'elles s'y sont installées en quittant la nursery : trois pièces identiquement blanches reliées à un salon commun,

avec le même lit à baldaquin blanc orné d'une haute pile d'oreillers de soie, les mêmes bureaux et armoires en bouleau incrusté de motifs de vigne et de fleurs couleur or, le même épais tapis rose sur le sol. Le salon, lui, est meublé de fauteuils dont l'assise en velours est rembourrée avec excès et d'une grande cheminée de marbre sculpté représentant les étoiles dans la position dans laquelle elles étaient la nuit de leur naissance. Au centre se trouve une pleine lune d'opale et, pour l'encadrer, un ensemble de constellations : la Rose à épines, le Rapace affamé, le Cœur solitaire, la Couronne de flammes et, bien sûr, les Trois Sœurs.

La rumeur affirme que l'impératrice a ordonné à l'empyrion royal, Nigellus, de recourir à la magie pour s'assurer que les Trois Sœurs seraient haut dans le ciel lors de la naissance de ses filles, mais cela semble ridicule à certains : pourquoi aurait-elle souhaité avoir trois filles, quand un fils unique aurait été bien plus utile ?

D'autres murmurent que c'est la constellation dont Nigellus a fait tomber une étoile pour exaucer le souhait de l'impératrice d'avoir des enfants, même si aucune ne semble manquer. Le point sur lequel tout le monde s'accorde, c'est que l'impératrice a dû faire un vœu : sinon, comment le roi aurait-il soudain pu enfanter trois filles à l'âge de soixante-dix ans, alors que son épouse précédente, comme ses innombrables maîtresses, n'était jamais tombée enceinte auparavant ?

Et puis, il y a la question de la couleur des yeux des princesses, qui n'est ni le brun de ceux de leur mère, ni le bleu de ceux de leur père, mais l'argenté si particulier dont seuls sont pourvus ceux qui ont été conçus grâce à la magie, ceux nés des étoiles, dont la poussière d'étoiles coule dans les veines.

DAPHNÉ

Assise sur le tapis du salon, Daphné ne peut s'empêcher de jeter un œil au manteau de la cheminée tandis qu'elle ajuste le jupon de sa robe d'organdi vert prairie autour d'elle, comme les pétales d'une fleur.

Les enfants nés sous le signe de la Rose à épines sont réputés pour leur beauté.

Ceux nés dans l'orbe du Rapace affamé sont ambitieux.

On dit des enfants du Cœur solitaire qu'ils sont davantage sujets au sacrifice que les autres.

La Couronne de flammes offre à sa progéniture le pouvoir.

La constellation des Trois Sœurs, enfin, lui octroie équilibre et harmonie.

Il y a des exceptions, bien sûr. Daphné connaît de nombreuses personnes qui, bien que nées sous le signe de la Rose à épines, ne sont pas particulièrement belles, d'autres nées sous la Couronne de flammes qui sont devenues ramoneurs ou cultivateurs de choux. Mais, à Bessemia, plus nombreux sont ceux qui croient aux étoiles que ceux qui n'y croient pas, et même Daphné, si rationnelle en règle générale, prend à cœur les horoscopes qu'on lui dépose chaque matin avec son petit déjeuner.

Tout en observant le bas-relief de la cheminée, elle se démène pour ouvrir la bouteille de champagne volée au bal, avec sa lime à ongles en verre. Après une courte lutte, un « pop » sonore la fait piailler de surprise : le bouchon de liège, enfin expulsé, fuse dans l'air pour aller heurter le lustre au-dessus de sa tête, faisant tinter le cristal. Les bulles de champagne débordent et se déversent sur sa robe et sur le tapis, laissant derrière elles une sensation froide et humide.

— Attention ! s'exclame Sophronia en se précipitant dans la salle d'eau attenante pour y chercher des serviettes.

Beatriz tend les trois délicates coupes de cristal vers le goulot, laissant Daphné les remplir pratiquement à ras bord.

— Sinon quoi ? crie-t-elle. Ce n'est pas comme si nous allions rester assez longtemps pour souffrir d'avoir ravagé un tapis.

Revenue une serviette à la main, Sophronia commence malgré tout à éponger la tache, l'air contrariée.

En voyant son expression, Beatriz s'adoucit.

— Désolée, Sophie, s'excuse-t-elle avant de boire à l'un des verres puis de passer les autres à ses sœurs. Je ne voulais pas...

Elle laisse sa phrase en suspens ; elle ne sait pas vraiment ce qu'elle voulait dire, en fait.

Sophronia semble aussi l'ignorer, mais elle abandonne la serviette trempée au sol et se laisse couler sur le canapé à côté de Beatriz, qui la prend par l'épaule, faisant bruisser au passage le taffetas de sa robe bustier rose.

Daphné les observe un instant par-dessus sa coupe de champagne, dont elle vide la moitié d'une traite. Puis, ses yeux tombent sur la serviette mouillée.

« Le temps que ça sèche, pense-t-elle, nous aurons quitté ce lieu. Nous ne nous reverrons pas avant un an. »

Cette réflexion est assez tolérable : Bessemia est leur foyer, mais elles ont toujours su qu'elles devraient le quitter quand elles en auraient l'âge. Beatriz doit aller à Cellaria, Sophronia à l'ouest, vers Temarin, et Daphné au nord, vers Friv. D'aussi loin que Daphné se souvienne, elles ont été préparées à accomplir leur devoir : épouser les princes auxquels on les a fiancées et mener leurs royaumes respectifs à la guerre, pour permettre à leur mère d'étendre son pouvoir en ramassant les morceaux de ces contrées anéanties et de les annexer à son royaume, comme de nouveaux bijoux à sa couronne.

Mais tout ça, c'est le futur. Daphné chasse de son esprit les intrigues de sa mère et se concentre sur ses sœurs, qu'elle ne reverra pas avant un an, si le plan se déroule comme prévu. De toute leur vie, elles n'ont pas passé plus de quelques heures séparées. Comment vont-elles tenir une année entière ?

Beatriz doit voir le sourire de Daphné vaciller, parce qu'elle lève les yeux au ciel d'un air dramatique – geste qui, chez elle, montre qu'elle essaie de dissimuler ses émotions.

– Viens là, dit Beatriz d'une voix un peu tremblante, en tapotant la place libre sur le canapé.

Daphné se lève puis se laisse tomber sans aucune grâce, sa tête allant se poser sur l'épaule nue de Beatriz, dont la

robe bleu semble terriblement inconfortable ; la partie corsetée s'enfonce dans sa peau, la marquant de profondes zébrures rouges, mais elle ne semble pas le sentir.

Daphné se demande si la capacité à masquer ses sentiments est un des artifices que Triz a appris au cours de sa formation auprès des courtisanes du palais – « une nécessité », a affirmé leur mère, pour qu'elle atteigne ses objectifs une fois à Cellaria – ou bien si c'est seulement dans sa nature. Beatriz n'est son aînée que de deux minutes, mais elle parvient en toutes circonstances à avoir l'air d'une femme, alors que Daphné se sent encore comme un enfant.

— Tu es inquiète ? lui demande Sophronia, en prenant la plus délicate des gorgées.

Même si elles sont triplées, Sophronia tolère beaucoup moins l'alcool que ses sœurs. Un demi-verre de champagne équivaut pour elle à deux verres bien remplis pour Daphné et Beatriz. Daphné espère que, parmi ceux qui prendront soin de sa sœur à Temarin, quelqu'un le saura. Elle espère qu'on gardera un œil sur elle là-bas, quand Daphné et Beatriz ne pourront plus le faire.

— Pourquoi diable serais-je nerveuse ? rétorque Beatriz. Au point où j'en suis, j'ai l'impression que je pourrais séduire le seigneur Savelle dans mon sommeil.

Le seigneur Savelle constitue la première étape du grand plan de l'impératrice pour Beatriz. Ambassadeur de Temarin à Cellaria, il a œuvré pour le maintien de la paix au cours des deux dernières décennies, plus longue trêve depuis des siècles. En le compromettant, Beatriz doit

raviver ce conflit et ajouter quelques bûches au feu de la discorde.

— Il n’y a que Cellaria qui pourrait me rendre nerveuse, admet Sophronia en frissonnant. Pas d’empyrions, pas de poussière d’étoiles, pas de magie. J’ai entendu dire que le roi Cesare avait fait brûler vif un homme qu’il pensait responsable d’une sécheresse.

— Oui, eh bien, je m’y suis préparée, non ? réplique Beatriz en haussant les épaules. Et la paranoïa grandissante du roi pourra m’être utile : il me sera encore plus facile de déclencher la guerre. Je pourrais bien être revenue à la maison avant vous deux !

— Je parierais plutôt sur Sophie, dit Daphné d’un ton pensif en sirotant son champagne. C’est la seule de nous qui épouse un roi et non un simple prince, et je suis sûre qu’il suffira qu’elle le lui demande en battant des cils pour que Leopold déclare la guerre à Cellaria.

Même si elle a énoncé cela en plaisantant, ses mots sont suivis d’un silence gênant. Sophronia détourne les yeux, les joues virant au rouge vif, et Beatriz lance à Daphné un regard assassin. Celle-ci a l’impression que quelque chose lui a échappé, et ce n’est pas la première fois. Quoique les triplées aient toujours été très proches, Beatriz et Sophronia sont légèrement plus complices. Ce qui convient à Daphné ; après tout, elle, c’est de leur mère qu’elle a toujours été plus proche.

« Beatriz est la plus jolie de vous trois, elle n’aura aucun mal à faire chavirer le cœur des Cellariens. Sophronia est la plus douce, elle séduira facilement les Tamariniens », lui a dit hier l’impératrice, sur le ton

d'un général en train de donner des ordres à ses troupes. En entendant ces mots, Daphné s'est sentie rapetisser, avant que sa mère ne se penche vers elle en pressant sa paume froide sur la joue de sa fille et en la bénissant d'un de ses rares sourires. « Mais toi, ma chérie, tu es ma lame la plus aiguisée et c'est pour cela que j'ai besoin de toi à Friv, que Bessemia a besoin de toi à Friv. Si tu dois prendre ma place un jour, tu dois prouver que tu en es digne. »

Daphné sent la honte et la fierté lutter en elle tandis qu'elle prend une autre gorgée de champagne, espérant que ses sœurs ne remarquent rien. Elle ne peut pas leur en vouloir de lui cacher des choses, puisqu'elle a ses propres secrets.

Si elle envisage la situation de façon rationnelle, elle sait que sa mère a eu raison de lui demander de ne pas leur en parler ; elle n'a jamais mentionné l'idée de faire de l'une d'entre elles son héritière, et savoir que ce serait Daphné ne ferait qu'attiser les jalousies. Ce dont elle ne veut pas, surtout ce soir.

Elle soupire, se tassant un peu plus dans le fond rembourré du canapé.

— Au moins, vos princes sont beaux et en bonne santé. Selon l'un de nos espions à Friv, on a si souvent soigné le prince Cillian avec des sangsues que sa peau est recouverte de croûtes. Un autre a affirmé qu'il lui restait sans doute moins d'un mois à vivre.

— Un mois, ça te suffit largement pour l'épouser ! note Beatriz. Ça devrait même être plus simple. Vu son état, je n' imagine pas qu'il s'y oppose, et Friv est un royaume si

jeune qu'il sera facile de tirer avantage du chaos qui suivra la mort du seul héritier au trône. Peut-être que ce sera *toi*, la première à rentrer à la maison.

— J'espère, répond Daphné. Mais j'ai du mal à me faire à l'idée que je serai bloquée dans ce froid et malheureux royaume pendant que tu seras en train de te prélasser sur les plages cellariennes et que Sophie profitera des légendaires fêtes temariniennes.

— Ce n'est pas comme si nous allions vraiment profiter des plages ou des fêtes, si ? lui rappelle Sophronia, mais Daphné chasse ses paroles de la main.

— Certes, mais tu auras toujours un meilleur décor que la neige, le ciel gris... et encore la neige, relève-t-elle.

— Pas besoin de prendre ce ton dramatique ! s'écrie Beatriz. Je te rappelle que tu as la mission la plus facile de nous trois : voler le sceau du roi et falsifier quelques documents, c'est ça ? Admets-le, Daph.

Daphné secoue la tête.

— Tu connais notre mère ; je suis sûre qu'elle m'en demandera davantage.

— Arrêtez, les interrompt Sophronia, au bord des larmes. Je ne veux plus parler de ça. C'est notre anniversaire. Ne devrions-nous pas nous intéresser à nous, plutôt qu'à elle ?

Daphné et Beatriz échangent un regard lourd de sens, mais Beatriz est la première à répondre.

— Bien sûr, Sophie. Et si nous portions un toast ?

Sophronia y réfléchit un instant avant de lever son verre.

— À notre dix-septième anniversaire, dit-elle.

Daphné éclate de rire.

— Oh, Soph, tu es déjà saoule ? Nous avons *seize* ans.

— Je sais bien, répond-elle. Mais *seize* ans, c'est l'âge auquel on se dit au revoir. À dix-sept ans, nous serons de retour ici. Ensemble.

— À nos dix-sept ans, alors, répète Beatriz en levant son verre.

— À nos dix-sept ans, conclut Daphné, faisant tinter sa coupe avec les leurs avant qu'elles n'avalent le reste de leur champagne.

Visiblement satisfaite, Sophronia s'adosse à nouveau aux coussins du canapé et ferme les yeux. Beatriz se saisit de son verre vide et le pose avec les autres par terre, hors d'atteinte. Puis elle s'étend à côté de ses sœurs, fixant le plafond voûté d'un bleu profond où sont peintes en or scintillant des étoiles tourbillonnantes.

— Comme le dit toujours Mère, murmure-t-elle, nous sommes trois étoiles de la même constellation. La distance n'y changera rien.

Venant de Beatriz, la phrase est étonnamment chargée d'émotion, mais Daphné se sent elle-même d'humeur assez sentimentale en cet instant précis, alors elle se blotit contre ses sœurs, enroulant son bras autour de leurs tailles.

La grande horloge à la façade de marbre sonne minuit. Lorsque son lourd carillon résonne aux oreilles de Daphné, elle chasse de son esprit les mots de sa mère et serre fort les filles contre elle.

— Joyeux anniversaire, dit-elle en embrassant leurs joues, y laissant des traces de rouge à lèvres rose pâle.

— Joyeux anniversaire, répondent-elles toutes les deux, les voix chargées de fatigue.

En quelques secondes, Sophronia et Beatriz s'endorment, leurs souffles calmes et réguliers emplissant l'atmosphère, mais, malgré tous ses efforts, Daphné ne parvient pas à les imiter. Ce n'est que lorsque l'éclat de l'aube pointe par la fenêtre que le sommeil finit par l'emporter.

SOPHRONIA

Sophronia ne doit pas pleurer. Pas en présence de l'impératrice, pas même dans le carrosse qui les mène vers le centre de Bessemia, où elle va devoir dire adieu à ses sœurs. Les larmes lui piquent les yeux, lui brûlent la gorge, mais elle s'oblige à les retenir, consciente du regard réprobateur de sa mère braqué sur elle, à l'affût du moindre faux pas – visant plus souvent Sophronia que Daphné et Beatriz, semble-t-il.

« Les larmes sont une arme, aime à dire l'impératrice Margaraux en pinçant sa bouche peinte et charnue. Mais une arme qu'il ne sert à rien de gâcher avec moi. »

Sophronia n'a pas l'intention d'utiliser ses larmes comme une arme, mais elle est incapable de refréner le torrent d'émotions qui la déchire. Elle se force à garder une contenance devant sa mère assise face à elle, silencieuse, inébranlable et puissante. Malgré les nombreuses leçons qu'elle a prises, Sophronia a échoué à atteindre cette maîtrise.

Le carrosse heurte un obstacle et Sophronia profite du cahot pour essayer un pleur qui s'est arrangé pour couler de son œil.

— Vous connaissez votre mission, dit alors sa mère en rompant le silence, d'un ton dénué de passion, presque

blasé, comme si elle était en route pour un séjour à la campagne et non sur le point de faire ses adieux à ses trois filles. J'attends de vous que vous me teniez régulièrement informée de vos avancées.

— Oui, Mère, répond Daphné.

En les voyant assises côte à côte, il est impossible de nier leur ressemblance. Cela va au-delà des boucles d'un noir d'encre qui encadrent leur visage en forme de cœur, au-delà de la lourde frange de cils qui orne leurs yeux – ceux de Daphné sont argentés, comme ceux de Sophronia, de Beatriz et de tous ceux nés des étoiles, tandis que ceux de l'impératrice sont d'une chaude couleur ambre –, au-delà des taches de rousseur qui dansent à la lisière entre leurs pommettes saillantes et leurs nez retroussés. C'est la façon dont elles sont assises, le dos droit, les jambes solennellement croisées aux chevilles, les mains jointes sur les genoux. C'est la forme de leur bouche, pincée, les coins très légèrement inclinés vers le bas.

Mais lorsqu'elle sourit, on perçoit de la chaleur chez Daphné, chaleur dont Sophronia n'a jamais vu leur mère faire preuve.

Blessée par cette pensée, elle détourne le regard de Daphné, se concentrant plutôt sur le rembourrage de la banquette en velours derrière les épaules de sa sœur quand elle répond en écho :

— Oui, Mère.

Elle espère que sa voix sonne aussi égale et affirmée que celle de Daphné, mais ce n'est pas le cas, évidemment : elle tremble.

Les yeux plissés, l'impératrice ouvre la bouche, une réprimande au bord des lèvres, mais Beatriz réagit la première, avec un sourire froid et ironique, pour s'interposer, comme elle l'a souvent fait auparavant.

— Et si nous sommes occupées à autre chose ? D'après ce que j'ai compris, la vie de jeune mariée peut être assez... remplie.

L'impératrice détache son regard de Sophronia pour le braquer sur Beatriz.

— Garde ça pour Cellaria, Beatriz. Tu enverras des rapports codés, exactement comme tu l'as appris.

La phrase fait grimacer Beatriz et Daphné, mais pas Sophronia. En effet, la cryptographie lui a été bien plus naturelle qu'à ses sœurs et, même si elle les aime, exceller dans un domaine qui leur est difficile lui procure des frissons de joie. D'autant plus que Sophronia brille en si peu de disciplines... Elle n'a pas la maîtrise de Beatriz en matière de flirt et de maquillage et il lui est impossible de rivaliser avec Daphné quand il s'agit de poisons ou de crochetage de serrure. En revanche, elle sait déchiffrer un code en moitié moins de temps que ses sœurs et en composer un presque aussi rapidement. Et, quand elles ont étudié l'économie, Sophronia est la seule qui a vraiment pris du plaisir à se plonger dans le droit fiscal et les rapports budgétaires.

— Et je suppose que je n'ai pas besoin de vous rappeler que vos vies de jeunes mariées, c'est uniquement pour la galerie ! reprend l'impératrice, les yeux désormais si lourdement posés sur Sophronia que la peau de cette dernière commence à la démanger, ses joues à chauffer.

Ses sœurs aussi se sont tournées vers elle, mais avec un mélange de pitié et de sympathie, teinté, dans le cas de Daphné, d'un soupçon de perplexité. Sophronia ne lui a pas raconté ce que lui a dit leur mère en la prenant à part la semaine précédente, ni l'éclat froid de ses yeux quand elle lui a demandé, sans préambule d'aucune sorte, si elle était en train d'éprouver des sentiments pour le roi Leopold.

Sophronia ne pense pas avoir hésité ni donné le moindre indice qui pouvait la trahir quand elle a répondu non, mais ça n'a pas empêché l'impératrice de déceler le mensonge.

« Je ne vous ai pas élevées pour que vous soyez idiotes au point de vous croire amoureuses, a-t-elle martelé en lui mettant dans les mains une liasse de documents : des rapports de ses espions à Tamarin. Tu ne l'aimes pas. Tu ne le connais même pas. C'est notre ennemi et tu ne l'oublieras plus jamais. »

En déglutissant, Sophronia tente de chasser ce souvenir, tout comme les informations contenues dans ces papiers, avant de répondre à sa mère :

— Non, nous n'avons besoin d'aucun rappel.

— Bien, répond l'impératrice, puis elle pose les yeux sur Beatriz, les sourcils encore plus froncés. Nous y sommes presque, occupe-toi de tes yeux.

Beatriz se renfrogne, mais elle saisit la bague d'émeraude qu'elle porte à la main droite.

— Ça démange, vous savez, dit-elle en faisant tourner la pierre précieuse.

Elle place ensuite le bijou au-dessus d'un œil, puis de l'autre, faisant tomber dans chacun une goutte verte.

Après avoir battu des paupières, elle dirige à nouveau son regard vers l'intérieur du carrosse : ses yeux sont passés de leur scintillante couleur argentée, la même que ceux de Sophronia et Daphné, à un vert vif.

— Je t'assure que ce n'est pas aussi désagréable que ce qui t'arrivera si les Cellariens découvrent la couleur de tes yeux, rétorque l'impératrice.

Beatriz grimace à nouveau, mais elle ne proteste pas. Elle sait, comme Sophronia, que sa mère a raison. À Bessemia, les yeux d'argent sont très rares, on ne les trouve que chez des enfants dont les parents ont utilisé la poussière d'étoiles pour les concevoir. Elles ne sont pas les uniques membres d'une famille royale à avoir de tels yeux, car de nombreuses lignées n'ont pu se perpétuer que grâce à de copieuses quantités de poussière d'étoiles et, dans de rares cas, à l'aide des empyrions royaux. Mais à Cellaria, la magie est illégale, et de nombreuses histoires d'enfants cellariens exécutés en raison de leurs yeux d'argent circulent. Sophronia se demande combien, parmi eux, avaient simplement les yeux gris.

Le carrosse s'arrête et un rapide coup d'œil par la fenêtre lui confirme qu'elles sont arrivées à destination, au centre des bois de Nemaria, où elles vont se faire leurs adieux. Leur mère reste assise bien droite, ses yeux passant lentement de l'une à l'autre.

En y regardant de plus près, Sophronia croit distinguer un soupçon de tristesse dans l'expression de sa mère. Un soupçon de regret. Mais il disparaît aussi vite qu'il est apparu, dissimulé derrière un masque de glace et d'acier.

— Vous êtes seules, maintenant, dit l'impératrice à voix basse. Je ne serai plus là pour vous guider. Mais vous avez été formées pour cela, mes colombes. Vous savez quoi faire, qui frapper, là où ils sont vulnérables. Dans un an, nous régnerons sur chaque centimètre carré de ce continent et personne ne sera capable de nous le reprendre.

Comme toujours, Sophronia sent son cœur enfler à l'évocation de cet avenir. Même si elle redoute affreusement l'année qui se profile, elle sait que cela en vaudra la peine *in fine*, quand le continent entier de Vesteria leur appartiendra.

— Il ne me reste plus qu'à vous confier votre dernière arme, poursuit leur mère.

Elle sort de la poche de sa robe trois petites bourses de velours rouge attachées par des cordons, et en donne une à chacune de ses filles.

Après avoir ouvert la sienne, Sophronia en fait tomber le contenu dans l'une de ses paumes : une fine et froide chaîne argentée, ornée d'un unique diamant, plus petit que l'ongle de son auriculaire.

Visiblement, ses sœurs ont reçu un présent identique.

— C'est un peu simple, cela ne vous ressemble pas, Mère, fait remarquer Beatriz d'un ton légèrement ironique.

Les goûts de leur mère ont tendance à être plus ostentatoires. De l'or massif, des pierres précieuses aussi grosses que des balles de croquet : des bijoux qui clament leur prix, haut et fort. Mais, en y réfléchissant quelques instants, Sophronia comprend.

— Vous voulez qu’elles passent inaperçues, poursuit-elle en jetant un œil à l’impératrice. Mais pourquoi ? Ce n’est qu’un diamant.

À ces mots, la bouche impassible de leur mère s’incurve légèrement en un sourire pincé.

— Parce que ce ne sont *pas* des diamants, mes colombes, dit-elle en prenant la chaîne de Daphné, ainsi que son poignet, pour lui passer le bracelet avant de poursuivre : J’ai commandé ces bijoux à Nigellus. Si jamais vous devez les utiliser, faites-le avec sagesse.

À la mention du nom de Nigellus, Sophronia échange un regard furtif avec ses sœurs. Conseiller le plus proche de sa mère, empyrion royal, Nigellus a toujours représenté une sorte d’énigme, alors même qu’elles le connaissent depuis leur naissance. Il fait preuve de gentillesse envers elles, même s’il peut être un peu froid, et il ne leur a jamais donné la moindre raison de ne pas lui faire confiance. Pourtant, elles ne sont pas les seules à se méfier de lui – la cour entière ne l’aime pas –, mais elles ont suffisamment peur de lui, et de l’impératrice, pour ne jamais faire plus que de murmurer à ce sujet.

Sophronia peut compter sur les doigts de ses mains les empyrions du continent. Chaque famille royale en emploie un, sauf à Cellaria, et une petite poignée d’entre eux sont nomades, par nature ou par formation. Le pouvoir de faire tomber les étoiles leur est certes naturel, mais c’est un don qui requiert une étude approfondie. On dit qu’un empyrion inexpérimenté est dangereux, car il est capable de faire tomber des étoiles par accident et d’exaucer des vœux

uniquement en les exprimant à voix haute. Mais aucun empyrion n'est né à Bessemia depuis seize ans.

— De la poussière d'étoiles ? demande Beatriz avec une touche de dérision. Je suis un peu déçue, vraiment. J'aurais pu en trouver un flacon chez n'importe quel marchand pour quelques centaines d'astres.

Beatriz est la seule des trois à oser s'adresser de cette façon à leur mère et, chaque fois qu'elle le fait, un frisson de peur parcourt Sophronia ; même si, dans ce cas, elle ne peut qu'être d'accord. La poussière d'étoiles n'est pas une rareté : lorsqu'une pluie d'étoiles a lieu quelque part à Vesteria, des faucheurs ratissent la campagne et en rapportent des kilos aux commerçants, qui les embouteillent et les vendent parmi les bijoux et les soies fines. Chaque pincée peut exaucer un petit vœu : soigner un os brisé ou faire disparaître un bouton, par exemple, mais pas plus, ce qui ne l'empêche pas d'avoir une certaine valeur.

On peut donc trouver de la poussière d'étoiles dans le stock de n'importe quel marchand digne de ce nom, sauf à Cellaria, bien sûr, où les pluies d'étoiles ne tombent jamais. Selon la tradition cellarienne, la poussière d'étoiles n'est pas un cadeau mais une malédiction, et sa possession est considérée comme un crime. Aux yeux des Cellariens, l'absence de pluies d'étoiles est une récompense de leur piété et un signe que les astres ont béni leur royaume. Cependant, Sophronia se demande si, en vérité, ce ne serait pas plutôt l'inverse : alors, les traditions seraient tel un baume, les confortant dans l'idée que la vie est meilleure sans la magie dont la nature les a privés.

L'impératrice se contente de sourire.

— Non, ce n'est pas de la poussière d'étoiles, mais un vœu. De la part de Nigellus.

En entendant ces mots, Beatriz se tait, observant son bracelet, à la fois impressionnée et effrayée. Sophronia fait de même. Si la poussière d'étoiles est un luxe assez relatif, le vœu d'un empyrion, c'est autre chose. En général, il est prononcé par l'empyrion en personne, qui fait à cette occasion tomber une étoile du ciel. Les vœux sont bien plus puissants que la poussière d'étoiles, mais en nombre limité, on doit les réserver aux circonstances les plus sombres. De ce que sait Sophronia, la dernière fois que Nigellus a fait un vœu sur une étoile, c'était pour mettre fin à une sécheresse dans les campagnes, qui avait duré des mois. Son acte a assurément sauvé des milliers de vies et empêché que le reste de l'économie bessemienne ne s'effondre, mais beaucoup ont pensé que le prix à payer était malgré tout trop élevé. Sophronia peut encore retrouver l'endroit, dans le ciel, où brillait auparavant cette étoile, au sein de la constellation du Soleil voilé. Elle se demande à quelles constellations il manque désormais des astres, à cause de la création des bijoux qu'elles vont porter au poignet.

— Et le vœu est enfermé à l'intérieur de la pierre précieuse ? s'enquiert Beatriz, l'air passablement sceptique.

— En effet, répond sa mère, toujours souriante. Une invention de Nigellus. Vous possédez les trois seuls cristaux de cette sorte au monde. Tout ce que vous avez à faire, c'est de les briser et de prononcer votre vœu. C'est une magie puissante, assez puissante pour sauver une vie. Mais, encore une fois, vous ne devrez les utiliser qu'en dernier recours.

Beatriz aide Sophronia à refermer le bracelet sur son poignet et celle-ci lui rend la pareille. Ceci étant fait, l'impératrice regarde chacune d'entre elles, leur adressant un dernier hochement de tête.

— Venez, mes colombes, dit-elle en ouvrant la porte de la calèche, laissant l'aveuglant soleil du matin l'inonder. Il est temps de prendre votre envol.

BEATRIZ

Quand elle sort du carrosse, Beatriz plisse les yeux tant la lumière du soleil l'éblouit, accentuant encore la démangeaison sous ses paupières. L'apothicaire qui a préparé ses gouttes oculaires lui a dit qu'elle s'habituerait à la sensation mais, même après plusieurs essais, elle n'est pas sûre que ce soit un jour le cas. Pourtant, même si cela lui coûte de l'admettre, sa mère a raison : c'est un inconfort nécessaire.

Quand sa vision s'ajuste, elle découvre trois carrosses à toit ouvert identiques, qui ont dû quitter le palais avant elles. Ils sont peints aux couleurs de Bessemia, bleu pastel et or, et tirés chacun par deux pur-sang blancs dont les queues et les crinières sont ornées de rubans. À côté de chaque véhicule a été montée une petite tente en soie : la première vert frivien, l'autre or temarinien et la dernière rouge écarlate cellarien, toutes trois flanquées de deux gardes vêtus d'uniformes assortis.

La délégation bessemienne qui les a accompagnées jusqu'ici encercle leur attelage. Beatriz repère quelques visages familiers, dont celui de Nigellus, avec ses froids yeux d'argent et sa longue toge noire. Même sous la chaleur du soleil de midi, pas une perle de sueur ne coule sur son front d'albâtre. Il doit avoir l'âge de sa mère, mais semble aussi jeune que Beatriz et ses sœurs.

Autour de chaque tente, elle voit une grappe d'hommes et de femmes élégamment vêtus, dont les visages se confondent les uns avec les autres : les délégations de nobles que les royaumes ont envoyées pour les escorter. Le groupe issu de Cellaria est, de loin, le plus étincelant, paré de couleurs vives, que Beatriz serait pour partie incapable de nommer. D'un abord plutôt amical, les courtisans ne sont que larges et resplendissants sourires, mais elle sait mieux que quiconque combien l'apparence peut être trompeuse.

Qu'importe le nombre de fois où l'impératrice a expliqué comment allait se passer la cérémonie de passage de relais, Beatriz ne se sent toujours pas prête, mais elle essaie de dissimuler sa nervosité en gardant le dos droit et la tête haute.

Pour la dernière fois, leur mère les embrasse une à une. Lorsqu'elle arrive à Beatriz, la jeune fille sent les lèvres de l'impératrice, fines et froides, effleurer sa peau un instant, et puis c'est terminé. Pas de démonstration d'affection, pas de mots d'adieu, pas de déclaration d'amour. Beatriz sait qu'il ne fallait pas s'attendre à autre chose. Elle se dit qu'elle ne désire rien de tout ça de la part de sa mère, qu'elle la connaît mieux que personne maintenant, mais elle est pourtant blessée lorsque l'impératrice s'éloigne d'elles, les abandonnant au centre de la clairière, prises entre deux mondes, au sens propre comme au figuré.

C'est Daphné qui avance la première, comme elle l'a toujours fait, d'aussi loin que Beatriz se souvienne. Elle marche vers la tente de Friv, redressant les épaules et le regard fixé devant elle. Elle fait tous les efforts du monde

pour adopter la froideur de leur mère, mais elle ne peut s'empêcher de se retourner pour regarder ses sœurs, avec dans les yeux l'incertitude la plus pure. À cet instant, Beatriz se demande ce qui se passerait si Daphné refusait d'entrer dans cette tente, si elle désobéissait. Mais bien sûr, elle ne le fait pas. Daphné serait plus susceptible d'attraper une étoile filante à main nue que d'aller à l'encontre des souhaits de l'impératrice. Avec un dernier demi-sourire à Beatriz et Sophronia, elle pénètre dans la tente et disparaît de leur vue.

Beatriz jette un œil à Sophronia qui, contrairement à Daphné, n'a jamais été capable de dissimuler sa peur.

— Viens, lui dit-elle. On va y aller ensemble.

« Enfin, ensemble jusqu'à ce que ce ne soit plus possible », pense-t-elle en son for intérieur. Toutes deux suivent la voie ouverte par Daphné et, avant de se glisser dans sa propre tente, Beatriz adresse à sa sœur un ultime sourire. Mais la bouche de celle-ci, déjà déformée par les sanglots, est incapable de le lui rendre.

Elle espère que Sophronia ne pleurera pas devant les Tamariniens : leur mère a toujours insisté sur l'importance de la première impression.

Dès que Beatriz met un pied dans la tente éclairée à la bougie, elle est assiégée par une armée de femmes babillant dans un cellarien rapide. Même si elle parle couramment la langue, leur débit est si précipité, avec une telle gamme d'accents différents, que Beatriz doit écouter attentivement pour dégager un sens de ce qu'elles disent.

— La mode bessemienne, se moque une femme, en tirant sur la jupe jaune pâle à dentelle de Beatriz, peuh ! On dirait une vulgaire marguerite.

Avant qu'elle ait le loisir de protester, une autre femme s'exclame, en pinçant ses joues :

— Là non plus, aucune couleur. Une vraie poupée de porcelaine sans peinture : terne et laide.

« Laide ». Ça, ça fait mal. Après tout, qu'est-elle, si ce n'est belle ? C'est la seule fonction qui lui a été assignée : Daphné est spirituelle, Sophronia intelligente, et Beatriz jolie. Sans ça, quelle valeur a-t-elle ? Mais les Cellariens ont des standards différents : ils veulent une beauté bruyante, théâtrale, tout en exagération. Alors, elle se mord la langue pour rester silencieuse pendant qu'on la pousse, qu'on lui donne de petits coups et qu'on fait d'elle le principal sujet de conversation. Elle laisse les femmes lui passer sa robe au-dessus de la tête avant de la jeter au sol comme un vieux chiffon, puis dénouer les lacets de sa combinaison pour la lui retirer, la laissant nue et tremblante dans l'air frais de l'automne.

Au moins, maintenant, les remarques narquoises cessent. Elle sent leurs yeux sur elle, qui l'évaluent.

— Eh bien, dit la première femme, la bouche pincée. Au moins, nous savons qu'elle mange, contrairement à certaines Bessemiennes chez qui on ne trouve rien de moelleux : pas de poitrine, pas de hanches, pas de chair. Là, je n'aurai pas besoin de coudre des vêtements sur mesure pour un squelette !

La femme fait enfiler à Beatriz une nouvelle combinaison, puis lui lace la taille. Alors que le corset bessemien

était si serré qu'elle pouvait à peine respirer, celui-ci est plus lâche. Il semble conçu pour accentuer sa poitrine et ses hanches, et non pour minimiser quelque partie de son corps que ce soit.

Un jupon suit, plus volumineux que tous ceux que Beatriz a portés auparavant, même pour des cérémonies officielles. Il est si large qu'il sera difficile de passer les portes, sans parler de monter dans un carrosse, mais au moins, le tissu est léger. Même sous les nombreuses couches, sa peau reste fraîche. Elle peut sentir le bruissement de la brise qui s'infiltré dans la tente.

Enfin, la robe elle-même : un damas de soie rouge rubis et or avec un décolleté et de larges épaules, dévoilant plus de peau que n'importe qui à Bessemia n'oserait le faire tant que le soleil n'est pas couché. Sans miroir, il est difficile de savoir à quoi Beatriz ressemble, mais la femme qui l'habille lui adresse un hochement de tête approbateur puis cède la place à celle qui semble responsable du maquillage.

Après ça, c'est un tourbillon de brosses et de couleurs, de cheveux tirés, bouclés et relevés, de peignes en métal qui lui râpent le cuir chevelu et le laissent à vif, de froids fluides passés sur ses yeux, ses joues et ses lèvres, puis on recouvre l'ensemble de poudre. C'est fastidieux, mais Beatriz sait qu'il vaut mieux ne pas se plaindre ni flancher. Elle a appris à rester parfaitement immobile : une véritable poupée.

Enfin, la couturière et la coiffeuse l'aident à se hisser sur des mules à talons du même tissu que sa robe.

— Elle est plutôt charmante, n'est-ce pas ? demande la maquilleuse en l'observant, la tête penchée sur le côté.

La couturière acquiesce.

— Le prince Pasquale devrait être heureux de sa fiancée.

— Non que beaucoup de choses le rendent heureux, répond la coiffeuse d'un ton moqueur.

En souriant, Beatriz s'incline dans une légère révérence.

— Merci beaucoup pour votre travail, dit-elle dans un cellarien parfait, dénué d'accent, à la surprise de ses accompagnatrices. Il me tarde vraiment de découvrir Cellaria.

La coiffeuse parle la première, les joues rouges, confuse :

— Mes e... excuses, Votre Majesté, bégaye-t-elle. Je ne voulais pas vous manquer de respect, à vous ou au prince...

Beatriz chasse de la main ses paroles. Sa mère leur a expliqué combien il était important de se faire apprécier du personnel. Et le commentaire sur Pasquale ne révélait rien qu'elle n'ait déjà entendu de la bouche des espions de sa mère, qui l'ont décrit comme un garçon maussade et lunatique.

— Allons-y, maintenant.

La couturière s'empresse de soulever le rabat de la tente pour que Beatriz avance à nouveau dans l'éclatante lueur du soleil. Elle est la dernière à émerger : ses sœurs sont déjà postées près de leurs carrosses respectifs, entourées chacune d'une délégation de flatteurs courtisans.

Sophronia ressemble à une pièce montée, noyée dans une mer de mousseline de soie jaune citron incrustée de brillants. Ses cheveux blonds ont été bouclés et relevés

dans une coiffure imposante ornée de nœuds et de bijoux variés. Daphné, elle, porte une robe de velours vert qui pourrait sembler simple, mais seulement en comparaison des leurs, avec de longues manches étroites laissant ses épaules nues et de délicats motifs de fleurs brodés dans un fil noir scintillant sur le corsage. Ses cheveux noirs de jais sont noués dans une unique tresse le long de son dos, ce qui souligne la finesse sévère de ses traits.

Elles sont toutes les deux très belles, mais déjà tellement différentes. Dans un an, elles pourraient bien être devenues de parfaites étrangères. Cette pensée rend Beatriz malade, mais elle essaie de ne pas le montrer. Au lieu de ça, elle avance avec précaution vers son propre carrosse, attentive à ce que les talons de ses mules ne s'enfoncent pas dans le sol pour éviter de trébucher. Un garde la soulève pour l'installer dans l'espace laissé vide entre deux femmes cellariennes aux bouches laquées d'un rouge identique, qui s'empressent de la couvrir de compliments dans un bessemien hésitant.

— Merci, leur répond Beatriz en cellarien, à leur grand soulagement.

Mais elle entend à peine le reste de leur bavardage, car elle est absorbée par la contemplation de ses sœurs. Même une fois que le cocher a fait démarrer les chevaux et que le carrosse s'est mis en route dans une secousse, elle garde les yeux sur elles jusqu'à ce qu'elles disparaissent de sa vue.

DAPHNÉ

Daphné était convaincue qu'elle serait capable de repérer l'endroit précis où elle quitterait son royaume natal. Elle imaginait que la fertile herbe grasse et la multitude de fleurs disparaîtraient d'un coup, cédant la place à l'âpre terre noire et aux plaques de neige de Friv. Elle croyait qu'elle le sentirait dans l'atmosphère, qu'elle expirerait une dernière fois l'air frais et parfumé de Bessemia pour inspirer l'air froid et mort de Friv.

Mais le changement s'est manifesté de façon graduelle au cours de son voyage de trois jours vers le nord. La terre plate se transforme en collines ondulées, qui se dénudent petit à petit tandis que les arbres deviennent sauvages et squelettiques, leurs branches torsadant vers un ciel qui, lui, paraît légèrement plus gris à chaque battement de cils. Dans les auberges où ils font escale, les accents du patron et des clients se font de plus en plus rudes, âpres, même s'ils parlent encore bessemien.

Ils vont atteindre la frontière aujourd'hui et aucun retour en arrière ne sera alors possible.

« C'est une erreur », pense Daphné en regardant le monde autour d'elle se métamorphoser en un paysage sombre et méconnaissable. Elle veut rentrer chez elle, dans le palais où elle a appris à marcher. Repartir en

courant vers sa mère et retrouver la sécurité dans son ombre. Passer les bras autour de ses sœurs et sentir leurs trois cœurs battre à l'unisson, comme cela a toujours été le cas.

La nostalgie est si forte que sa gorge se serre sous la dentelle de sa nouvelle robe à haute encolure : elle a l'impression d'étouffer. Pendant une seconde, elle imagine ce qu'elle ressentirait si elle l'arrachait : le velours raide et pelucheux sous ses doigts quand elle aurait la satisfaction de le déchirer et qu'elle serait libre de respirer profondément, n'ayant plus chaud ni envie de se gratter la gorge. Déjà, les robes souples couleur pastel de son enfance lui manquent, tout comme le fait de voir ses traits reflétés sur les visages de Sophronia et de Beatriz, réfractés comme par les facettes d'un diamant.

Elle essaie de ne pas repenser à ses sœurs telles qu'elles lui sont apparues la dernière fois qu'elle les a vues : des étrangères, avec des visages inhabituels, tellement vernies, corsetées, pincées et pressées que Daphné a dû écarquiller les yeux pour les reconnaître.

— Est-ce que ça va ? demande celle qui lui tient compagnie dans le carrosse.

Il s'agit de dame Cliona, la fille du seigneur Panlington.

Daphné suppose que le roi l'a envoyée pour lui apporter du réconfort, et qu'elle est censée être reconnaissante de voyager avec quelqu'un de son âge plutôt qu'une matrone aux yeux étrécis et à la moue sévère.

Elle se remémore ce qu'elle sait sur le seigneur Panlington : il était à la tête du clan Panlington avant que les guerres des Clans ne s'achèvent et que Bartholomé ne

devienne le roi d'un Friv désormais unifié. Redoutable chef de guerre, Panlington a été l'un des derniers chefs de clan à prêter serment, mais, depuis la fin du conflit, c'est l'un des plus fidèles membres de la cour de Bartholomé ; certains espions ont même utilisé le terme d'« ami ».

Elle en sait moins sur dame Cliona, seulement qu'elle est la fille unique du seigneur Panlington, alors qu'il a cinq fils. On dit que Cliona est sa favorite, et elle est réputée être une forte tête, audacieuse et affreusement gâtée. Les espions n'ont pas explicitement mentionné sa beauté, mais il a été question de six demandes en mariage refusées au cours de l'année qui vient de s'écouler, soit depuis ses seize ans, alors Daphné a supposé que c'était le cas.

Assise à ses côtés, elle est surprise de découvrir que Cliona n'est pas une beauté classique, en tout cas pas selon les critères bessemiens. Son visage est constellé de taches de rousseur, et ses boucles couleur cuivre, en pleine rébellion, sont à peine maîtrisées par un chignon. Ses traits, trop durs, lui donnent un aspect sévère qui la fait paraître plus âgée que ses dix-sept ans. Mais au fil des trois journées passées ensemble, Daphné a découvert l'esprit vif de Cliona et l'a vue se mettre tout le monde dans la poche, du cocher aux aubergistes, en quelques secondes à peine.

Daphné décide que Cliona lui plaît, ou, au moins, que Cliona plaît à celle qu'elle prétend être.

— Je vais bien, lui répond-elle en se forçant à sourire. Un peu nerveuse, sans doute, poursuit-elle prudemment. Le prince Cillian et moi avons échangé des lettres au fil des années, mais je ne sais rien de lui. L'avez-vous rencontré ?

Quelque chose vacille sur le visage de Cliona, une expression trop vite disparue pour qu'elle puisse l'identifier, mais Daphné l'enregistre.

— Oui, bien sûr, répond finalement la Frivienne. Nous avons grandi ensemble à la cour. Il est très gentil et très beau. Je suis certaine qu'il va vous adorer.

Daphné essaie d'avoir l'air soulagée, mais elle sait que ce n'est pas la vérité – pas l'entière vérité. Le prince Cillian est en train de mourir, c'est de notoriété publique. Le dernier rapport qu'elles ont reçu de leurs espions affirmait que cela faisait trois mois qu'il n'avait pas quitté son lit et que son état s'aggravait de jour en jour. Il doit juste vivre assez longtemps pour m'épouser, se remémore-t-elle, même si une petite voix dans sa tête la réprimande pour son insensibilité. Petite voix qui ressemble beaucoup à celle de Sophronia.

— Et le reste de Friv ? demande Daphné. J'ai entendu dire que le royaume était toujours... agité. Quel est le sentiment des habitants à l'idée qu'une princesse étrangère devienne leur souveraine ?

Il y a à nouveau cette expression chez Cliona, yeux agrandis et lèvres pincées ; celle qu'elle a, comprend Daphné, lorsqu'elle est sur le point de mentir.

— Eh bien, je suis sûre qu'ils vous adoreront aussi, Votre Majesté, dit-elle avec un grand sourire. Pourquoi ne serait-ce pas le cas ?

En s'enfonçant à nouveau dans le siège du carrosse, Daphné lance un regard à sa compagne.

— Vous n'êtes pas une très bonne menteuse, dame Cliona, n'est-ce pas ? observe-t-elle.

La Frivienne se fige, avant de réussir à lui adresser un sourire timide.

— Quand j'étais enfant, ma mère disait souvent que les étoiles m'avaient bénié d'une langue honnête, mais de nos jours, cela ressemble plus à une malédiction, admet-elle.

— Friv est-il à ce point rempli de menteurs pour que vous vous sentiez encombrée par la vérité ? s'enquiert Daphné en riant.

— N'est-ce pas le cas de toutes les cours ? répond Cliona, amusée elle aussi.

Elles roulent quelques heures encore entre bribes de conversation et silences qui s'étirent, jusqu'à ce que le soleil soit haut dans le ciel et que le carrosse s'arrête devant une large rivière au débit rapide, si bruyante que Daphné l'entend avant que la porte ne s'ouvre. D'autres calèches sont rassemblées sur l'autre rive, toutes peintes en gris sombre sauf une, d'un vert laqué brillant décoré de virgules noir et or, tirée par deux pur-sang noirs plus grands que tous ceux que Daphné ait jamais vus.

C'est là que Bessemia rencontre Friv, comprend-elle : la rivière Tenal marque la frontière. Elle sait qu'il existe sur le cours d'eau de nombreuses passerelles, ainsi que des ponts plus larges qui font partie des routes commerciales, mais là, aucun n'est en vue.

— La tradition veut que vous rejoigniez Friv en traversant à pied la rivière, dit Cliona en notant l'expression déconcertée de Daphné.

— À pied, répète cette dernière, les sourcils froncés. Dans l'eau, donc ?

Quand Cliona hoche la tête, Daphné ne peut s'empêcher de rechigner.

— Mais elle va être froide à geler et j'aurai du mal à garder l'équilibre.

— On va s'assurer que vous ne tombiez pas, dit Cliona avec un geste de la main pour chasser sa remarque. Vous voyez ? Bairre est là, ajoute-t-elle quand ses yeux repèrent quelqu'un sur la rive.

Mais Daphné ne l'écoute pas vraiment, elle est perdue et inquiète. Elle regarde à l'extérieur du carrosse et découvre une foule d'étrangers. Puis, un valet lui tend la main pour l'aider à mettre pied à terre.

« C'est encore le sol bessemien », pense-t-elle, mais cette réflexion ne parvient pas réellement à la rassurer.

Cliona ne s'éloigne pas d'elle et, lorsqu'elle lui offre son bras, Daphné l'accepte. Le terrain lui est peu familier, ses nouvelles chaussures sont trop serrées, et la dernière chose qu'elle voudrait imprimer dans l'esprit des Friviens, ce serait l'image d'une princesse qui s'écroule par terre.

« Une première impression marque durablement, vous devez vous assurer qu'elle soit bonne », leur a si souvent dit leur mère. Daphné se répète maintenant ces mots, espérant ne pas décevoir l'impératrice avant même de poser un pied sur le sol frivien.

Sur la rive attend un jeune homme. Il incline la tête en la voyant approcher, mais son expression est difficile à interpréter. Ses cheveux noisette sont bouclés et en bataille, plaqués sur ses yeux par le vent violent. Il est superbe, se dit Daphné, mais dans le genre maussade, sauvage, qui aurait bien besoin d'une coupe, d'un bain et

d'une flûte de champagne pour détendre ce front plissé et ces mâchoires serrées. Sous ses yeux, des cernes noirs ressortent intensément sur sa peau pâle. Elle se demande quand il a vu son lit ou le soleil pour la dernière fois.

— Bairre, dit Cliona, et cette fois Daphné comprend de qui il s'agit : c'est le bâtard du roi Bartholomé.

Il adresse un bref signe de tête à la jeune fille, puis ses yeux se posent sur Daphné et il lui fait une petite révérence. Cliona poursuit :

— Normalement, c'est votre fiancé qui devrait vous escorter pour la traversée, mais étant donné l'état de santé du prince Cillian...

Elle laisse sa phrase en suspens.

En entendant ce prénom, Bairre tressaille. Les espions ont transmis peu d'informations sur lui, alors même qu'il a toujours été présent à la cour. On raconte qu'il a été trouvé dans un panier sur les marches du château, âgé d'à peine un mois ou deux, quelques jours après la fin des guerres des Clans. Il n'y avait rien sur lui à part une note avec son prénom, mais le roi n'a pas hésité à le reconnaître comme son fils, l'élevant aux côtés du prince Cillian malgré les protestations de la reine Darina.

— Votre Majesté, la salue Bairre d'une voix aussi froide que le vent qui souffle sur la rivière, avant de se tourner vers l'autre rive, où un groupe de courtisans attend.

Daphné suit son regard, observant la rudesse du paysage, son ciel gris, ses arbres chauves et les plaques de mauvaises herbes. Elle essaie de ne pas flancher à la vue des hommes dans leurs mornes toges de velours et manteaux d'hermine. Déjà, elle se languit de la beauté douce

de Bessemia, des fanfreluches, soies et paillettes. Étudiant maintenant les femmes, elle ne distingue aucun bijou, et pas la moindre trace de rouge à lèvres non plus. Les Friviens sont ternes et sans couleur ; comment imaginer qu'elle pourra un jour appartenir à cette communauté ?

« Friv est une terre dure, sans joie, lui a martelé sa mère. Peuplée de gens durs et sans joie. Une terre façonnée par la guerre et assoiffée de sang. »

Daphné frissonne.

— Vous pourriez essayer de sourire, dit Bairre, la sortant brutalement de ses pensées. Ils ont fait tout ce chemin pour vous saluer.

Daphné obtempère : elle sait qu'il a raison. Rien ne peut l'empêcher de détester ce royaume, mais il ne faut pas que ses habitants le sachent.

— Finissons-en, reprend le jeune homme d'une voix tendue.

Daphné lui lance un regard contrarié tout en ouvrant la bouche pour rétorquer, mais elle se ravise. Après avoir abandonné son foyer et ses sœurs, voyagé pendant trois jours, et au moment de plonger dans l'eau glaciale de la rivière, elle serait capable d'arracher la tête de n'importe qui, mais insulter le bâtard du roi ne la mènera nulle part. Elle se contente de laisser Cliona lui retirer ses bottes, attacher leurs lacets et les passer sur ses épaules. Bairre descend dans la rivière dans un éclaboussement, tendant un bras à Daphné.

Le courant est si puissant qu'il semble prêt à le renverser, mais il tient bon. Cela, au moins, rassure un peu Daphné alors qu'elle prend son bras. Le cœur battant si

fort qu'elle pense qu'ils peuvent l'entendre de l'autre côté de la rivière, elle le laisse l'aider à entrer dans l'eau glacée. La température lui coupe le souffle et elle doit se retenir de hurler. L'eau lui arrive aux hanches, trempant sa robe de velours, l'alourdissant tellement qu'elle doit lutter pour rester debout, s'agrippant si fort au bras de Bairre qu'elle craint de lui laisser une marque sur la peau.

Cliona les rejoint, prend l'autre bras de Daphné et, ensemble, ils progressent dans la rivière à pas lents et mesurés.

— Vous allez vous casser une dent si vous continuez à les claquer comme ça, lui dit Bairre d'une voix neutre, comme si le froid ne le dérangeait absolument pas — c'est plutôt Daphné qui semble le déranger.

Elle lui jette un regard noir.

— Je ne peux pas m'en empêcher, dit-elle, la voix tremblante. Il fait *froid*.

— C'est presque encore *l'été*, rétorque Bairre en secouant la tête.

— Il gèle et je suis trempée.

Même si ce n'était pas son intention, sa voix est geignarde. Si sa mère était là, elle la réprimanderait en lui tirant sévèrement l'oreille, mais au moins, Daphné ne pleure pas. Si elle commençait, elle sait qu'il n'y aurait aucun moyen de s'arrêter. Alors, elle serre les mâchoires et garde les yeux fixés droit devant. Elle met un pied devant l'autre et se reconforte en pensant à un feu de cheminée et à une tasse de thé chaud dans ses mains.

Quand ils atteignent le rivage, un homme s'approche pour aider Daphné à sortir de l'eau, mais ce n'est que

quand elle est en sécurité sur le sol frivien, les épaules recouvertes d'une couverture de flanelle vert émeraude, qu'elle remarque la couronne d'or scintillante posée sur le front de l'homme et se rappelle qu'elle doit s'incliner dans une révérence.

— Votre Majesté, dit-elle au roi Bartholomé.

Les mots qu'elle avait l'intention de prononcer sont vagues et lointains dans son esprit. Elle est censée réciter une sorte de formule, une quelconque promesse de loyauté, mais tout ce à quoi elle peut penser, c'est à quel point elle a froid.

Pourtant, le sourire du roi Bartholomé est bon : un éclat de chaleur auquel Daphné s'accroche.

— Bienvenue à Friv, princesse Daphné, dit-il en bese-mien avant de se tourner vers Bairre, qui aide Cliona à sortir de la rivière.

— Comment s'est passée la traversée ? leur demande-t-il en frivien.

Bairre regarde le roi, n'ébauchant même pas un salut alors que Cliona parvient à faire une révérence frissonnante. Il hausse les épaules en grimaçant.

— Je ne vois pas pourquoi c'était nécessaire, maintenant, marmonne-t-il en jetant des coups d'œil furtifs à Daphné.

Le roi Bartholomé tressaille puis secoue la tête.

— Il y a des choses plus importantes en jeu, Bairre.

Celui-ci éclate de rire, un son froid et dur.

— Des choses plus importantes ? répète-t-il. Quoi, par exemple ? Des routes commerciales et une princesse *cannadre*, ce serait plus important que...

Le roi le fait taire d'un regard avant que ses yeux ne se posent sur Daphné, blottie dans la chaleur de la couverture, qui tente de comprendre ce qu'elle vient d'entendre.

— Votre mère m'a assuré que vous aviez poursuivi des études brillantes, y compris de frivien, lui dit le roi Bartholomé avec un sourire, quoique tendu. Veuillez pardonner les manières de Bairre. Nous avons installé une tente où vous pourrez vous changer et mettre des vêtements secs. Dame Cliona, voulez-vous l'accompagner, s'il vous plaît, et vous changer vous aussi ? Tout roi que je suis, votre père aura ma tête si vous attrapez la mort.

Cliona s'incline dans une révérence.

— Bien sûr, Votre Majesté, répond-elle, en prenant le bras de Daphné et en la guidant vers une tente en toile de jute montée entre deux immenses pins.

— De quoi parlaient-ils ? demande Daphné.

— Je ne suis pas sûre, admet Cliona en se mordant la lèvre.

— Et ce mot ? insiste Daphné. « *Cannadre* » ?

— Il n'y a pas vraiment d'équivalent en bessemien, reconnaît Cliona. Le mot le plus proche serait « tendre », mais ce n'est pas exact. On l'utilise pour décrire quelqu'un qui est habitué à une vie de luxe.

Daphné sait lire entre les lignes : Bairre l'a traitée au moins d'enfant gâtée.

SOPHRONIA

Il a fallu deux jours pour arriver à Temarin, et une autre journée encore pour parvenir en périphérie de Kavelle, la capitale. Jusque-là, le voyage a été relativement fluide. Sophronia ignore si c'est la route désormais accidentée, ou bien sa nervosité à l'idée de rencontrer enfin Leopold qui lui tord maintenant l'estomac. Peut-être est-ce une combinaison des deux, en plus du corset qui a été lacé si serré qu'elle peut à peine respirer sans sentir les baleines lui mordre les côtes.

Elle se concentre pour inspirer lentement et profondément, tout en écoutant ses compagnes de carrosse – deux duchesses d'une trentaine d'années – déblatérer dans un temarinien rapide qu'elle comprend à peu près. Elle pensait qu'elle parlait couramment la langue, mais elle ne l'avait jamais pratiquée avec des gens buvant aussi franchement.

L'une des femmes, la duchesse Henrietta, est une cousine au second degré de Leopold et l'autre, la duchesse Bruna, est sa tante du côté de son père. Lorsqu'elles se sont présentées à elle un peu plus tôt, Sophronia a souri et hoché la tête, comme si on ne l'avait jamais obligée à apprendre par cœur les noms et les diverses ramifications de la famille royale temarinienne. Comme si elle ne savait

pas que la famille de la duchesse Bruna, auparavant illustre, est désormais criblée de dettes à cause du penchant de son mari pour le jeu et les femmes, ou encore que le fils aîné de la duchesse Henrietta ressemble de façon frappante au valet de son époux. Après tant d'années à mémoriser leurs noms et âges, ainsi que ceux de leurs maris, enfants et autres relations, cela lui paraît extraordinaire de les rencontrer en chair et en os. C'est presque comme si des personnages de roman prenaient vie devant ses yeux – enfin, des personnages bruyants et un peu trop imbibés d'alcool.

Elle tourne le regard vers la fenêtre, vers la forêt calme des alentours de Kavelle, essayant de ne pas penser à ce qui l'attend. Dans une heure environ, elle va enfin rencontrer Leopold. C'est une pensée étrange. Ils ont dû échanger des centaines de lettres au cours de la dernière décennie ; d'abord guindées et forcées, elles se sont, avec le temps, transformées en de longues missives exposant leurs pensées intimes et les détails de leur vie quotidienne. D'une certaine manière, elle a l'impression de mieux connaître Leopold que n'importe qui d'autre dans le monde, à l'exception peut-être de ses sœurs.

Mais ce n'est pas le cas, se rappelle-t-elle. Le dossier que sa mère lui a donné l'a prouvé. Jamais le Leopold qu'elle pensait connaître n'aurait triplé les impôts pour son seul intérêt. Il n'aurait pas chassé une vingtaine de familles et rasé leur village pour se construire un nouveau pavillon de chasse. Il n'aurait pas fait exécuter publiquement un homme pour avoir dessiné des caricatures de lui. Pourtant, le véritable Leopold l'a fait, et bien pire encore, depuis qu'il est monté sur le trône l'année précédente.

Elle ne le connaît pas réellement, pas plus qu'il ne la connaît, et il ne faut pas qu'elle l'oublie à nouveau.

« Tout le monde à Temarin est notre ennemi, Sophronia, lui a dit sa mère en lui donnant le dossier. Il faut t'en souvenir sinon tu nous condamnes toutes. »

La duchesse Bruna s'éclaircit la gorge, ramenant l'attention de Sophronia au moment présent. Elle essaie de se rappeler ce dont elles sont en train de discuter, la question qu'on vient de lui poser. Quelque chose au sujet de Bessemia, quelque chose au sujet de sa mère...

— Elle veut savoir si les rumeurs sur votre mère sont fondées, explique une voix douce en bessemien.

C'est la femme de chambre qui l'a aidée à s'habiller ce matin à l'auberge, sans lui adresser un mot. Sophronia est surprise de l'entendre parler un bessemien si parfait et dénué d'accent.

— Lesquelles ? demande Sophronia à la duchesse, en temarinien.

Même si elle est sincère, les femmes, pensant qu'elle plaisante, éclatent de rire. Sophronia se tourne à nouveau vers la femme de chambre. Environ de son âge, elle a des cheveux blond foncé, presque de la même couleur que les siens, qui ont été tirés en arrière dans un chignon serré. Elle est jolie, mais sans les artifices et l'ostentation qui semblent définir la beauté temarinienne.

— Tu parles très bien bessemien, lui dit Sophronia.

Les joues rosissant, la jeune fille baisse les yeux.

— Merci, Votre Majesté. C'est ma langue maternelle, c'est pourquoi la duchesse a souhaité que je l'accompagne pour le voyage. J'ai grandi à proximité du palais royal.

Sophronia s'aperçoit que les deux femmes sont en train de l'observer, de la jauger. Elle ne sait pas pour laquelle d'entre elles travaille la jeune fille, mais cela importe peu. Elle se tourne à nouveau vers elle pour lui demander :

— Quel est ton nom ?

La jeune servante ouvre la bouche pour répondre, mais la duchesse Bruna réagit plus vite :

— Violie ! aboie-t-elle. Donne-moi mon éventail. Cette chaleur est infernale.

La jeune fille ouvre en hâte le réticule qu'elle a à la main, en sort un éventail doré et lourdement décoré et le tend à la duchesse Bruna qui commence immédiatement à s'éventer.

— Pauvre chérie, ajoute-t-elle en regardant Sophronia. Vous devez aussi étouffer. Ce carrosse est une véritable serre.

— Je vais bien, merci, dit Sophronia.

Il lui semble même qu'il y a une petite fraîcheur dans l'air, mais les duchesses ont vidé une bouteille de champagne à elles deux ; c'est sûrement la raison pour laquelle elles ont chaud.

— Quelle fille charmante, commente la duchesse Henrietta en faisant claquer sa langue, puis elle prend une longue gorgée de champagne.

Le carrosse fait alors une violente embardée vers la gauche, expulsant des mains de Bruna sa flûte en cristal, qui se brise sur le sol de la calèche, inondant les mules de soie de Sophronia.

— Que diable était-ce ? s'exclame la duchesse Bruna, fermant son éventail en un claquement et ouvrant la fenêtre du carrosse.

Aussitôt, des hurlements frénétiques envahissent l'habitable. Sophronia décompte cinq voix, parmi lesquelles elle reconnaît celles du cocher et du valet de pied.

— Oh non, pas une nouvelle attaque, soupire Henrietta, semblant davantage ennuyée qu'inquiète.

Elle lève les yeux au ciel et referme la fenêtre, avant d'ajouter :

— Ces bois deviennent un véritable coupe-gorge.

En regardant par sa fenêtre, Sophronia découvre un groupe de trois hommes masqués, armés chacun d'un poignard. L'un d'eux a sa lame posée sur la gorge du valet, tandis que le cocher fouille sous son siège.

— Ils vont blesser le valet ! s'exclame-t-elle, affolée.

Elle ne comprend pas pourquoi les autres femmes sont si calmes ; les hommes ont des poignards, tandis que leur seul moyen de défense est une bouteille de champagne vide. Sophronia pourrait en faire une arme si nécessaire, même si cela susciterait un tas de questions de la part de ses compagnes. Mais les duchesses se comportent comme si le verre de champagne brisé était le plus grave de leurs problèmes, et même Violie ne semble pas particulièrement troublée.

— Pas d'inquiétude, Votre Altesse, dit la duchesse Henrietta avec un sourire éteint. Ce genre d'incidents est malheureusement devenu assez fréquent dans cette zone ; ce sont des voyous qui cherchent de l'argent facile. Mais le cocher est préparé, il dispose d'une somme qui nous garantira de passer en sécurité. Ce n'est qu'un contretemps.

Elle semble sûre d'elle, mais le malaise de Sophronia ne s'estompe pas. Elle se tourne vers la fenêtre.

Le cocher tend aux attaquants une pochette de velours blanc, fermée par un cordon doré à glands. L'un des voleurs s'en saisit, regarde à l'intérieur et soupèse le contenu dans sa paume. Il l'empoche, adressant un signe de tête à celui qui tient sa lame sur le cou du valet. Lorsque ce dernier est relâché, Sophronia note que lui non plus ne semble pas particulièrement perturbé par la mésaventure.

— Je n'avais pas pris conscience que le taux de criminalité était si élevé dans cette région, soupire Sophronia en refermant le rideau.

— Les gens désespérés font des choses désespérées, Votre Majesté, murmure doucement Violie.

— Les ingrats, tu veux dire, rétorque sèchement la duchesse Bruna.

Même si elle ne peut pas le montrer, Sophronia est plus encline à être d'accord avec Violie. L'augmentation drastique des taxes à Temarin aura sans doute suffi à rendre insupportable la situation de nombreux habitants.

Le bruit de sabots qui s'approchent les interrompt. Les trois voleurs les entendent aussi et commencent à déguerpir mais, en quelques secondes, une dizaine de chevaux apparaît au bout de la route, menés par des soldats aux pistolets levés.

— Halte ! s'écrie l'un des hommes en première ligne.

Sophronia repère son uniforme aux épaulettes dorées et aux trois bandes jaunes sur sa manche : c'est le chef de la garde personnelle du roi. En revanche, elle ne sait pas trop ce qu'il fait là. Les voleurs doivent aussi le reconnaître,

parce qu'ils se figent, les mains en l'air. Son pistolet toujours à la main, le garde met pied à terre et avance vers les silhouettes masquées.

— Vous êtes en état d'arrestation au nom de Sa Majesté le roi Leopold.

Il saisit l'un des voleurs par la nuque, lui arrachant son masque. Le garçon, qui ne doit pas avoir plus de quatorze ans, semble au bord des larmes. Le garde retire les masques des deux autres : ils ont l'air encore plus jeunes, mais il ne paraît pas décontenancé par cette découverte.

— Menottez-les ! ordonne-t-il.

Ses hommes descendent de cheval et obéissent, plus rudement que nécessaire. L'un des garçons crie quand son bras est tordu dans un angle peu naturel.

— Le roi Leopold voulait vous faire la surprise de venir à la rencontre de notre carrosse, se réjouit la duchesse Bruna. Quel sens de l'à-propos !

— Princesse Sophronia, vous êtes là ? s'écrie le garde de tête en leur direction. Vous êtes en sécurité, maintenant.

Les mains de Sophronia se resserrent sur la poignée de la porte ; les gardes lui paraissent plus effrayants que ne l'étaient les voleurs. Mais elle connaît son rôle dans cette pièce, alors elle ouvre la porte du carrosse et accepte l'aide du valet de pied pour sortir dans le soleil de l'après-midi, levant sa main gantée pour se masquer les yeux. Elle tourne un visage radieux vers le chef de la garde, lui offrant son plus beau sourire.

— Oh, merci, monsieur, dit-elle en temarinien. Nous avons eu si peur.

Il s'incline bas.

— Je suis désolé que votre première impression de Temarin ait été si rude, princesse, dit-il.

— Sophronia ! appelle une voix.

Elle dirige à nouveau son attention vers l'escorte de gardes ; alors, elle le voit et, malgré tout, son cœur bégaié. Elle le reconnaît immédiatement, même s'il est tellement différent du dernier portrait qui lui a été envoyé deux ans plus tôt. Ses cheveux de bronze sont plus longs, bouclant autour de ses oreilles, et ses traits semblent plus durs, leur rondeur enfantine ayant quasiment disparu, mais avant tout, il est *réel*. Il n'est plus réduit aux deux dimensions d'une peinture à l'huile ou d'une tapisserie, mais de chair, de sang et de vie. Elle ne savait pas qu'il pouvait sourire comme ça.

Elle se secoue mentalement. « Est-ce qu'il souriait comme ça quand il a condamné à mort l'artiste ? Quand il a chassé ces villageois hors de chez eux ? »

En quelques secondes, il descend de son cheval pour venir vers elle, et puis il l'enlace, et elle lui passe les bras autour du cou. Sans qu'elle sache comment, il a même l'odeur qu'elle avait imaginée, un mélange de cèdre et d'épices.

Quand ils s'écartent l'un de l'autre, il a un sourire embarrassé et Sophronia se rappelle tardivement qu'ils ne sont pas seuls. Elle découvre autour d'elle les duchesses, Violie et les gardes de Leopold qui les observent, à la fois amusés et perplexes. Les voleurs aussi les regardent, même si eux ont seulement l'air effrayés.

— Mes excuses, dit Leopold en s'inclinant pour lui baiser la main. C'est juste que je n'arrive pas à croire que vous êtes enfin vraiment là !

Sophronia s'oblige à sourire, essayant de contrôler son cœur qui bat à toute allure et le rouge qui se fraie un chemin jusqu'à ses joues.

— Je n'arrive pas à y croire non plus, répond-elle.

Et ceci, au moins, est vrai.

Leopold l'aide à monter à cheval devant lui, puis tient les rênes de chaque côté de sa taille tandis qu'ils progressent, en direction de Kavelle et du palais. La nouvelle de leur arrivée a dû se répandre car des gens accourent des villages situés en périphérie de la ville, saluant et acclamant Leopold et Sophronia, qui leur rendent leur salut. Mais tous ne les accueillent pas de manière aussi enthousiaste. Elle remarque qu'un bon quart de la foule reste debout en silence, les regardant passer avec une expression de pierre et des yeux durs. Mais ils n'osent pas les huer. Non que Sophronia puisse les en blâmer : l'exécution du dessinateur a servi de sombre avertissement.

Les gardes de Leopold les encadrent et le carrosse transportant les duchesses et Violie ferme la marche. Les trois voleurs, toujours menottés, avancent à côté des chevaux des soldats.

— Que va-t-il leur arriver ? demande Sophronia à Leopold sans cesser de sourire.

Ses joues commencent à lui faire mal, mais elle s'y tient, souriant aux paysans postés le long de la route, la main levée dans un mouvement ininterrompu.

— À qui ? demande Leopold, perplexe.

— Aux garçons, clarifie-t-elle, faisant un signe de tête vers l'un d'eux.

— Oh, les voleurs, dit Leopold, et elle sent qu'il hausse les épaules. Aucune inquiétude, le crime est pris très au sérieux à Tamarin. Ils seront dûment punis.

Il prononce ces mots comme s'ils devaient la rassurer, mais c'est loin d'être le cas. Leopold pense-t-il que le dessinateur a été « dûment puni », lui aussi ?

— Ils sont si jeunes, souligne-t-elle, forçant sa voix à rester légère et aérienne. Peut-être qu'un peu de miséricorde serait la bienvenue ; personne n'a été blessé, après tout.

— Mais vous auriez pu l'être. Et ma mère dit que c'est important de faire des exemples, sinon le taux de criminalité ne va faire que grimper.

La mère de Leopold, la reine douairière Eugenia, n'avait que quatorze ans quand elle a dû quitter Cellaria pour être envoyée à Tamarin épouser le roi Carlisle et sécuriser ainsi la trêve qui avait conclu la guerre Célestienne. Sophronia le sait, car sa mère utilisait souvent cet argument comme preuve de sa bonté à elle, qui a attendu que ses filles aient seize ans pour les marier. Leurs espions ont rapporté que, depuis la mort du roi Carlisle, l'année dernière, la reine Eugenia s'est davantage impliquée dans la politique tamarinienne, conseillant Leopold, qui n'avait que quinze ans à son accession au trône.

— Ils ont quasiment le même âge que vos frères, pointe Sophronia, pensant aux plus jeunes princes : Gideon, âgé de quatorze ans et Reid, de douze. Je suis sûre que votre mère fera preuve d'indulgence.

— Mes frères n'attaqueraient pas un carrosse et ne menaceraient pas le valet de pied, réplique Leopold.

— Je ne peux pas imaginer qu'ils aient fait cela par plaisir. Regardez celui-ci, insiste-t-elle, désignant du menton le plus jeune des garçons, il n'a que la peau sur les os. À quand pensez-vous que remonte son dernier véritable repas ?

Leopold reste silencieux un moment.

— Vous avez un cœur tendre, c'est tout à votre honneur, finit-il par répondre, mais ils ont fait leurs choix. Ils doivent en supporter les conséquences.

Sophronia tente de masquer le malaise qui l'envahit tandis que les paroles de sa mère résonnent dans son esprit à chaque coup de sabot du cheval. « C'est notre ennemi et tu ne l'oublieras plus jamais. »

BEATRIZ

Pour Beatriz, le trajet vers le palais royal cellarien, au cœur de la ville de Vallon, passe en un clin d'œil. Ses compagnes, fatiguées par les premières étapes de leur voyage, se sont rapidement endormies après avoir quitté la dernière auberge où elles ont fait escale, laissant à Beatriz le loisir de regarder par la fenêtre, impatiente de découvrir les prémices de Vallon, au loin.

Elle sait que ses sœurs vont lui manquer. Elle sent déjà le vide qu'elles ont laissé dans son cœur, comme le faisait dans sa bouche une dent de lait en tombant. Elle ne peut s'empêcher de penser à ce sentiment de perte, horrifiée, mais elle a aussi soif de découvrir Cellaria, soif de goûter au pouvoir que sa mère a toujours soigneusement gardé, aussi féroce qu'un dragon dans un conte pour enfants.

Maintenant que Beatriz a un moment de tranquillité, elle tourne son esprit vers la mission que sa mère lui a assignée.

« Séduis l'ambassadeur temarinien, lui a ordonné l'impératrice. Je veux que tu l'aies si bien mis dans ta poche qu'il sauterait des falaises d'Alder si tu le lui demandais. »

Ce devrait être facile ; c'est ce pour quoi elle a été élevée, après tout. Élevée pour charmer, séduire, embobiner...

Les hommes, avant tout. Elle dispose pour cela d'un arsenal d'astuces de courtisane : rire en posant la main sur le bras d'un homme, laisser ses doigts s'attarder une seconde de trop, sourire de façon à dévoiler la fossette sur sa joue, et, plus important encore, comprendre, rapidement et sans se tromper, ce qu'il désire qu'elle soit, et satisfaire ce désir – la rougissante innocente, l'audacieuse séductrice, la timide romantique ou l'esprit effronté.

Tout le monde a un fantasme, et Beatriz a appris à les incarner tous, jusqu'au dernier. Il suffit juste de savoir déchiffrer la nature humaine.

Les informations qu'elle possède sur l'ambassadeur temarinien, le seigneur Savelle, indiquent qu'il sera une proie facile. Veuf, la quarantaine, il a passé la moitié de sa vie à la cour cellarienne, où il lui est interdit d'utiliser la poussière d'étoiles pour quelque raison que ce soit. Les espions de sa mère affirment que personne à la cour ne l'apprécie, ni ne lui fait confiance, en premier lieu le roi lui-même, qui ne rate jamais une occasion de l'insulter. Le seigneur Savelle, lui, reste imperturbable ; il est à Cellaria pour accomplir une mission et, selon toute vraisemblance, il s'en acquitte bien, puisque, depuis vingt ans que la guerre Célestienne s'est achevée, la paix entre Cellaria et Temarin a été maintenue – une tâche difficile, si l'on en croit les rumeurs sur le tempérament impulsif du roi Cesare. Les espions cellariens attribuent au seigneur Savelle le mérite d'avoir, à lui seul, empêché Cesare de déclarer la guerre à ceux qu'il considère comme les « mécréants temariniens », et ce pas moins d'une douzaine de fois.

Beatriz est sûre qu'il doit se sentir seul.

« Vous voulez que je séduise un vieil homme ? a-t-elle demandé à sa mère. Il est assez âgé pour être mon père. »

Cela n'a pas plu à l'impératrice, qui ne supportait aucune remise en question de son autorité. Mais Beatriz n'a jamais su tenir sa langue aussi bien que ses sœurs. Pour être honnête, elle n'a jamais vraiment essayé. « J'attends de toi que tu le conquières, quoi qu'il en coûte », a répondu froidement l'impératrice. Devant le regard horrifié de sa fille, elle a ri. « Oh, s'il te plaît, Beatriz, jouer la prude ne te va pas. Tu feras ce qui doit être fait. »

Les autres femmes assises dans le carrosse commencent à s'agiter lorsqu'elles traversent un pont menant à une ville fortifiée, dont les épais murs sont surmontés de flèches colorées qui pointent vers le ciel, et Beatriz oublie sa mère, ses instructions qui lui donnent la nausée.

— Ah, Vallon, dit l'une des femmes, la voix teintée de mélancolie.

C'est la plus proche en âge de Beatriz, mais elle doit malgré tout avoir une dizaine d'années de plus qu'elle.

Elle s'appelle Bianca, se rappelle Beatriz. C'est la comtesse de Lavellia, qui manque de confiance en elle à cause de la taille de ses oreilles et qui maltraite les demoiselles plus jeunes à la cour. Même si elles n'y sont pas encore, Beatriz a déjà pu prendre la mesure de cette réputation. La comtesse n'a pas agi de manière explicite, car elle sait qu'il vaut mieux ne pas être ouvertement malpolie envers sa future reine, mais Beatriz perçoit bien ses compliments acides, ses regards méprisants et ses rires tranchants.

Chaque fois, elle serre les dents et prétend ne rien remarquer, même quand les autres femmes ont un sourire

en coin, voire rien sous cape. Sa mère lui a appris de nombreuses choses, déplaisantes pour la plupart, dont la principale est la patience.

Elle se penche un peu plus près de la fenêtre pour mieux embrasser la ville, mais même à cette distance, Vallon est trop vaste ; elle pourrait contenir trois fois Hapantoile, la capitale de Bessemia.

Soudain, Beatriz, qui est pourtant toujours trop bruyante, trop éclatante, trop tumultueuse, se sent aussi petite qu'une souris dans une cathédrale.

Le carrosse se rapproche encore, traversant le portail de la ville, une grande chose dorée parée d'un arc-en-ciel de pierres précieuses qui scintillent tant dans la lueur de l'après-midi qu'on pourrait croire l'édifice doté d'une vie propre. Ensuite, il faut franchir un labyrinthe de rues sinueuses, passer devant des maisons et des manoirs aux couleurs vives, des jardins débordant de fleurs dont Beatriz ne connaît pas le nom, des gens vêtus d'une façon qui, à Bessemia, serait considérée comme criarde et ostentatoire. La ville entière s'agite et luit d'un éclat qu'elle n'aurait jamais imaginé, et la cacophonie qui en émane frappe ses oreilles comme la plus douce des musiques.

— C'est magnifique, dit-elle en cellarien, le visage si près de la fenêtre que son souffle vient l'embuer chaque fois qu'elle expire.

Mais la ville n'est rien à côté du palais. Dominant la cité, c'est une grande structure blanche avec d'innombrables fenêtres et balcons, et un arrangement complexe de piliers à l'entrée. À la lumière du soleil, les pierres semblent briller de leur propre éclat.

Beatriz a toujours pensé que le palais royal bessemien était le plus grand du monde, mais quand elle sort du carrosse et se tient devant celui de Cellaria, elle prend conscience de la petitesse de sa propre demeure.

Faisant de gros efforts pour ne pas rester bouche bée, elle concentre son attention sur les personnes alignées devant elle. Chacun est vêtu de façon plus outrageuse que son voisin. Une femme porte une robe de cérémonie orange, avec des manches grosses comme des pastèques. Une autre arbore un chapeau qui ressemble à un papillon monarque, dégoulinant de davantage de pierres précieuses qu'un lustre. Un homme, enfin, a revêtu un costume à rayures rouges et noires et des bottes avec des talons cloués en rubis.

Au centre de la file se trouve le roi Cesare, reconnaissable à la couronne dorée au sommet de sa tête et à la cape de velours, scintillante de bijoux, attachée sur ses épaules. Certaines Cellariennes des bordels bessemiens racontaient des histoires au sujet du monarque, revendiquant une ancienne liaison avec lui pour se faire valoir : qui ne voudrait pas d'une femme qu'un roi a trouvée assez bien pour lui ? Dans sa jeunesse, Cesare était réputé être le plus bel homme du continent, et même aujourd'hui, alors qu'il a dépassé les cinquante ans, Beatriz distingue encore sa splendeur passée. On dit qu'il a tant de bâtards qu'on a choisi un jour du calendrier pour célébrer l'ensemble de leurs anniversaires en même temps.

Le cœur de Beatriz s'affole quand elle dirige son regard à droite du roi, où se tient son unique fils légitime encore en vie, que l'on remarque lui aussi grâce à sa couronne

dorée, moins chargée que celle de son père, mais tout aussi royale : le prince Pasquale.

Il est comme l'avait imaginé Beatriz, plus ou moins, même si le dernier portrait qu'elle a reçu de lui prenait quelques libertés. Ses épaules ne sont pas aussi larges, sa stature est plus fluette. Mais l'artiste avait parfaitement capturé son regard : de grands yeux noisette aussi curieux que terrifiés, qui sembleraient plus appropriés à un enfant. Quand ils croisent ceux de Beatriz, Pasquale essaie de sourire, mais ses lèvres restent fermées et tendues, et le résultat manque de sincérité.

De chaque côté des escaliers qui s'élèvent vers le palais, une foule est massée : des habitants qui hurlent, qui acclament Beatriz quand elle commence son ascension. L'une des femmes qui étaient avec elle dans le carrosse se précipite pour porter la longue traîne de sa robe, qui se répand derrière elle comme une coulée de sang frais.

Ses jambes lui font mal quand elle arrive enfin au sommet des marches, mais elle parvient à s'incliner devant le roi Cesare.

— Bienvenue à Cellaria, princesse Beatriz, dit-il d'une voix si tonitruante que même ceux qui sont en bas de l'escalier peuvent l'entendre.

Puis il se penche et pose doucement un doigt sur le menton de Beatriz pour le relever. Elle l'observe alors qu'il la dévisage d'un œil critique. Pendant un instant, son cœur s'arrête de battre : et si le roi pouvait voir à travers ses gouttes oculaires ? Elle les a mises hier soir, prenant bien soin de le faire juste avant de s'endormir pour que les servantes qui la réveillent le matin ne remarquent rien.

L'apothicaire a dit qu'elles faisaient effet au moins vingt-quatre heures, mais s'il y avait eu un problème ? Le roi la ferait-il exécuter sur-le-champ ? Après ce qui lui semble être une éternité, il sourit largement.

— Une beauté ! proclame-t-il à la foule, prenant la main de Beatriz pour la lever haut, faisant éclater les applaudissements.

La jeune fille sait que ces acclamations sont en son honneur, mais elles semblent creuses.

— Mon fils est un homme chanceux, poursuit le roi Cesare, prenant la main du prince Pasquale pour l'unir à celle de Beatriz.

La main du prince est moite dans la sienne mais il la lui serre un peu, dans un geste qu'il doit vouloir rassurant. En dépit de ses sentiments mitigés, Beatriz apprécie son intention mais, quand elle essaie de croiser le regard de Pasquale, il continue de fixer la foule, des gouttes de sueur perlant sur son front malgré la température agréable et la petite brise.

— Je sais que nous nous demandons tous si une princesse bessemiennne est trop corrompue par la magie pour remplir dignement son rôle de future reine, poursuit le roi Cesare, ce qui provoque en Beatriz une soudaine sensation de malaise, même si elle est attentive à ne pas perdre son sourire.

Elle retient son souffle et attend qu'il poursuive.

— Mais l'impératrice Margaraux m'a assuré que la princesse Beatriz a été élevée en Cellarienne, qu'elle a adopté les coutumes et la religion de notre royaume, et qu'elle suit la véritable voie des étoiles. N'est-ce pas, ma chère ?